



MALI

UN EXEMPLE D'INNOVATION POUR FACILITER LE PASSAGE À L'ÉCRIT

INTERNATIONAL
INTERNATIONAL
INTERNATIONAL



L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE AU MALI EST UN DES TERRAINS DE RECHERCHE D'AÏSSATOU MBODJ QUI PRÉPARE UNE THÈSE DE DOCTORAT SUR LES PRATIQUES DE L'ÉCRIT AU MALI. DANS UNE ÉCOLE DE VILLAGE, ELLE A PU OBSERVER LA MISE EN ŒUVRE ET LES EFFETS DE LA « PÉDAGOGIE CONVERGENTE », APPROCHE PÉDAGOGIQUE DÉVELOPPÉE EN BELGIQUE, INTRODUITE AU MALI DEPUIS 1987.

CONTEXTE HISTORIQUE ET LINGUISTIQUE

En 1960, le Mali accède à l'indépendance. Inauguré dès le début du XX^e siècle, le mouvement qui consiste à transcrire en alphabet latin les langues nationales de culture orale (le bambara surtout, mais aussi le peul, le songhay, le tamasheq...) s'accélère à partir des années 1960. L'enjeu est d'alphabétiser en langues nationales une grande partie de la population, rurale essentiellement, pour qui le français est resté une langue étrangère. Le français demeure la seule langue officielle du Mali. Nécessaire à l'exercice d'un emploi dans la fonction publique ou dans certains services, le français a longtemps été, comme dans les autres pays de l'Afrique dite « francophone », l'unique langue d'enseignement à l'école.

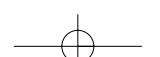
UNE INNOVATION : LA PÉDAGOGIE CONVERGENTE

L'idée est venue d'utiliser les langues nationales, non seulement pour l'alphabétisation des adultes, mais aussi à l'école. Dès 1979, quatre écoles primaires publiques



expérimentent l'introduction du bambara, mais à cette époque l'apprentissage de l'écrit dans la langue maternelle de l'enfant est simplement vu comme une étape favorisant l'acquisition du français. Le bilinguisme est introduit à l'école sans changement de pédagogie. Les évaluations

effectuées dans ces écoles montrent que les résultats à l'issue du primaire sont au moins aussi bons que les résultats des classes « classiques » (tout en français). Cependant, par rapport aux aptitudes des enfants dans leur langue, la conversion des aptitudes acquises en langue maternelle en français ne va pas sans mal. C'est



ce problème du « transfert » qui a incité les chercheurs de l'IPN (Institut Pédagogique National, de Bamako) à mettre au point une nouvelle pédagogie, appropriée au bilinguisme. Pour cela, ils se sont inspirés d'une pédagogie mise au point par le Centre International d'Etudes et de Recherches (CIAVER) en Belgique, la pédagogie « convergente ». Celle-ci a été introduite à partir de 1987 dans quelques classes pilotes au Mali, avant d'être étendue plus largement à partir de 1994. En 2001, cette expérience touchait 345 écoles et plus de 45 000 élèves. Cependant sa généralisation n'est pas encore acquise à toutes les écoles du Mali, tant sont fortes les résistances. L'idée principale de la pédagogie convergente est de n'introduire la deuxième langue que lorsque les éléments de la communication et de l'expression, notamment à l'écrit, sont acquis dans la langue maternelle. Les apprentissages fondamentaux du lire-écrire pour les enfants de 6 à 8 ans sont donc réalisés dans leur langue maternelle, le plus souvent le bambara ; le français est introduit progressivement, d'abord comme une matière, puis comme discipline d'enseignement. Le français est enseigné en deuxième année à l'oral, puis en troisième année

à l'écrit ; en quatrième année, il devient langue d'enseignement des mathématiques, et en cinquième année des autres disciplines (sauf le bambara, bien sûr, qui reste enseigné jusqu'en sixième année, avec des exercices de compréhension et d'expression, écrits et oraux).

UNE LARGE PLACE À LA PÉDAGOGIE FREINET AUSSI

Mais cette pédagogie s'appuie aussi sur un projet éducatif qui vise à construire les premiers apprentissages en partant du vécu de l'enfant, selon des principes largement inspirés de Freinet, tels que le travail en groupe, les projets à réaliser par les enfants, l'organisation démocratique de la classe ou le développement de techniques d'expression et de communication. Pour les jeunes enfants de 6 à 8 ans, la familiarisation avec l'écrit dans leur langue maternelle s'opère par l'inscription des noms des enfants sur des étiquettes, la rédaction commune de textes qui deviennent des mémoires de classe suspendues aux murs, l'entretien de « coins » bibliothèque, les correspondances scolaires...

Pour se définir (en 1984), la pédagogie convergente s'est largement inspirée des pédagogies actives. Il n'est pas étonnant donc de retrouver quelques traces des principes de la pédagogie Freinet. Sans être exhaustif, on pourrait en citer quelques unes :

- La construction des apprentissages s'effectue à partir du vécu de l'enfant et de la connaissance qu'il a du monde qui l'entoure. Ces conditions étant des préalables pour que les contenus d'apprentissage aient un sens.
- Partir de l'enfant, respecter son besoin d'expression, de communication et de création constituent les bases des apprentissages.
- Le respect du rythme propre à chaque enfant en lui permettant de progresser par le travail individuel et en groupe, en lui permettant aussi de trouver de façon autonome sa manière d'apprendre.
- S'appropriier le savoir consiste à élaborer des hypothèses, à en choisir une, à la mettre à l'épreuve, à l'évaluer et en cas d'insuccès, à essayer un autre chemin.
- L'importance de la relation de confiance entre l'enfant et l'enseignant.
- L'aménagement de la classe et d'un matériel adapté à la vie quotidienne de l'enfant.
- Le travail par projets qui permettent aux enfants de vivre leurs apprentissages dans des situations réelles de leur vie
- L'évaluation essentiellement formative contribue à une pédagogie fondée sur la réussite.

Olivier Magos, Ecole des Bruyères - Belgique



UNE ECOLE OUVERTE

Les perspectives offertes par la pédagogie convergente sont importantes même si elles ne sont pas toutes actuellement exploitées.

Dans un pays où le taux d’alphabétisation est relativement faible (26% en l’an 2000), réussir à faire le lien entre les écrits scolaires et les usages de l’écrit hors école est un défi à relever. Les correspondances entre classes ou entre écoles sont déjà bien utilisées dans le cadre scolaire, notamment dans le cadre de la réalisation d’un projet. Ainsi, une classe qui décide de cuisiner pour un goûter invite ses camarades des autres classes à la rejoindre par une petite lettre, rédigée en commun au tableau et qu’un élève aura la charge de recopier.

En revanche, les écrits des adultes eux-mêmes sont peu sollicités. On observe pourtant des usages divers de l’écrit au niveau du village : dresser des listes, noter des dates, relever des résultats sportifs, écrire des recettes de médicaments traditionnels... autant de gestes d’écriture qui, sans être quotidiens, sont largement présents dans les villages où Aïssatou Mbodj enquête. Le fait de s’appuyer sur ces pratiques offrirait un support neuf aux activités pédagogiques.

À son tour, l’alphabétisation des adultes pourrait sur certains points s’inspirer de l’exemple de la pédagogie convergente, en tenant compte bien sûr de la différence des publics. L’échange entre écrits scolaires et écrits hors école est à envisager d’abord dans le sens où les pratiques de l’écrit sont un réservoir d’idées pour la pédagogie. Mais cela pourrait déboucher sur la publication de textes qui s’inspirent de ces pratiques. Cela permettrait comme l’indique le chercheur malien Samba Traoré(1) de « stimuler la production écrite en langues nationales, production qui ne devrait pas se limiter à l’école ».

UNE RÉUSSITE ?

A l’examen de fin d’études primaires, la plupart des évaluations montrent que les élèves qui ont reçu cet enseignement ont de bons résultats et se situent mieux que les élèves ayant suivi des cours en français exclusivement.

Comme l’explique Aïssatou Mbodj, le succès de cette innovation montre « qu’il existe un langage scolaire et que celui-ci peut être véhiculé par une autre langue (ici le bambara) que la langue traditionnelle d’enseignement (le français) ; les compétences acquises dans le maniement scolaire de la langue, sont largement transférables ensuite dans une autre langue. Si on prend l’exemple de la grammaire, on voit que les enfants qui ont appris la grammaire de leur propre langue, passent très facilement ensuite à l’analyse grammaticale du français, même si la grammaire du bambara est très différente de celle du français ».

La principale limite de cette expérience, sans parler du manque de moyens ou de formation, est que le Mali n’a pas fait au niveau de l’Etat le choix du plurilinguisme. Dès lors, le principe de convergence des deux langues n’est pas vraiment respecté, puisque ce qui compte c’est d’apprendre le français. Dans les plus grandes classes du primaire, le rapport de domination linguistique du français saute aux yeux, le bambara est considéré comme une matière annexe, qui d’ailleurs n’est même pas enseignée dans le secondaire.

ET CHEZ NOUS EN FRANCE...

Les expériences à l’étranger fonctionnant souvent comme un miroir, celle-ci, avec ses limites, nous montre que l’école en général travaille à faire émerger un certain rapport à la langue, distancié et réflexif. Ce « langage scolaire » ou traitement scolaire de la langue apparaît comme la clef de voûte des apprentissages dans le domaine du lire écrire à l’école primaire. Il gagnerait donc à être précisément cerné dans son contenu et à être évalué pour aller vers la réussite de tous.

Rozenn Métayer - GD 44

(1) Son rapport sur la pédagogie convergente au Mali est disponible sur Internet à l’adresse suivante : <http://www.ibe.unesco.org/International/Publications/INNODATAMonograph/inno06f.pdf>

